

LES CORDIERS

Les “cacous” du port

Confectionnées à la main, les cordes avaient de multiples usages, aussi bien dans le domaine de la pêche que de l'agriculture.

Attention à ne pas confondre : tandis que le métier de cordiste, qui consiste à travailler sur des chantiers difficiles d'accès sans utiliser d'échafaudage, est actuellement en plein essor, celui de cordier a aujourd'hui pratiquement disparu. Cette profession a pourtant longtemps été incontournable, particulièrement en Bretagne. Il s'agissait de fabriquer des cordes pour des secteurs d'activité aussi variés que la pêche, la cordonnerie, l'agriculture et pour des métiers artisanaux comme la charpente. Dans la région, ces cordes étaient généralement confectionnées à partir de chanvre, une culture très répandue dans la campagne bretonne jusqu'à l'avant-guerre. Le cordier pouvait également utiliser du lin, du tilleul, du crin, ou fabriquer de nouveaux cordages à partir de vieux morceaux de cordes récupérés sur les plages.

La technique comportait trois étapes : le peignage des fibres, le filage et enfin le câblage qui servait à réunir les fils par torsion, pour obtenir ce qui était appelé un “toron”. Plusieurs de ces torons permettaient de produire une corde. Les artisans cordiers travaillaient avec des outils spécifiques tels qu'un séran, grande brosse à pics métalliques, un croc pour étendre le fil, un cochoir pour torsader la corde, ou encore un épissoir pour écarter les torons.

Inter

En Bretagne, historiquement, le métier de cordier était réservé aux “caquins”, ou “cacous”, population exclue par le reste des habitants au motif qu'ils auraient été des descendants de lépreux. Ils auraient contracté la maladie lors des croisades ou de voyages au Moyen-Orient. Un nombre important de croisés contaminés furent employés sur les navires pour réparer gréements, voilures et cordages. C'est ainsi qu'ils apprirent le métier de cordier et qu'ils



léguaient leur savoir-faire à leurs héritiers. Les cordiers étaient surtout présents dans les villes côtières et fluviales, les domaines maritimes et de la batellerie ayant un grand besoin de cordes. Au 19^e siècle, un navire de taille moyenne utilisait chaque année entre 60 et 80 tonnes de cordages, câbles et haubans. Des ateliers royaux de corderie existaient à Locronan et à Noyal-sur-Vilaine. Mais, bien souvent, le cordier restait un artisan de village travaillant en extérieur, surtout à la belle saison pour ne pas être trop exposé aux intempéries.

Le métier de cordier a pratiquement disparu au cours du 20^e siècle, victime de l'écroulement de la culture du chanvre, de la concurrence des matières synthétiques comme le nylon, de l'industrialisation de la fabrication des cordes et de la mécanisation des secteurs maritime et agricole. Ne subsistent en héritage que des rues et chemins des Cordiers dans différentes villes de la région, comme à Saint-Malo, Lannion, Montfort-sur-Meu, Dinan, Josselin et Quimperlé. ♦

LES FORGERONS

Hommes de fer



Indispensable pour réparer les outils agricoles, les charrettes ou les tonneaux, le forgeron a longtemps été l'un des personnages les plus importants de la communauté.

En Bretagne comme ailleurs en France, le forgeron a longtemps été un rouage essentiel de la vie des villages. Il était l'un des personnages les plus respectés, parfois aussi l'un des plus craints, car la pratique quotidienne de son métier lui conférait généralement une grande force physique. Le "maître du feu", quelquefois appelé également "bouche noire", a pour prestigieux aïeux Vulcain, le forgeron des dieux dans la mythologie romaine, Héphaïstos, son équivalent dans la Grèce antique, ou bien encore Thor, le plus populaire des dieux nordiques, et Brigit, déesse-mère de la mythologie celtique. Le rôle du forgeron était de fabriquer et de réparer toutes sortes d'objets en métal, et plus particulièrement en fer. Il pouvait s'agir de socs de charrues, de grilles, de serrures ou de cerclages de roues et de tonneaux. Il faisait parfois aussi office d'armurier et de maréchal-ferrant. Il exerçait son activité dans une forge qui comportait un ou plusieurs foyers alimentés

au charbon de bois et dont le feu était entretenu à l'aide de soufflets.

Pour travailler le métal sur l'enclume à l'aide de marteaux, de pinces, de tenailles et de poinçons, le forgeron devait le porter à une température comprise entre 700 et 800 degrés. Les secrets du métier étaient transmis d'un maître-forgeron à un apprenti amené à lui succéder. Dans les campagnes, on faisait appel au forgeron pour bricoler les outils agricoles et les charrettes, pour ferrer les chevaux et pour façonner les ustensiles en métal du quotidien, comme les plats et les casseroles. En ville, le forgeron pouvait avoir une boutique pour y vendre toutes sortes d'objets forgés, des outillages et des bijoux. Il était également indispensable à la vie du port pour y réparer les bateaux. C'était un métier noble mais très difficile, avec parfois des accidents liés à la manipulation du feu et des conséquences sur la santé. Beaucoup de forgerons finissaient leur existence sourds et aveugles.

De grandes forges se sont développées lors de la révolution industrielle, notamment à Paimpont, à Sainte-Brigitte dans la forêt de Quénécan et dans la bien nommée commune des Forges, près de Pontivy. La mécanisation agricole porta un coup fatal à l'activité des forgerons traditionnels. Il n'en reste actuellement que très peu en activité. Un jeune forgeron s'est récemment installé à Plouezoc'h, dans le Finistère nord, réhabilitant une forge vieille de plus de 120 ans. ♦



LES FILEUSES

Vive le rouet !

Fileuses en costume traditionnel à Trégunc (Finistère sud).

Elles ont fait la réputation de la Bretagne en Angleterre et en Espagne.

C'est une vision classique des campagnes bretonnes au début du 20^e siècle. Des femmes filant, souvent à l'aide de rouets, en tenant une quenouille de bois ou d'osier à la main. C'était une activité essentiellement d'hiver, que l'on accomplissait le soir

à la lueur de la cheminée. Que filait-on ? De la laine de mouton, bien sûr, dans les régions d'élevage, mais aussi du lin, surtout dans le nord de la Bretagne, et du chanvre.

Les toiles ont fait la réputation de la Bretagne jusqu'au 17^e siècle. Elles étaient alors exportées vers l'Angleterre et l'Espagne. Le chanvre servait à la fabrication de voiles pour les bateaux, le lin, plus fin, pouvait être utilisé pour des draps ou des chemises. Cette production décline à partir des années 1830, pour céder la place à des tissus de coton... ♦

LES TISSERANDS

Donner vie au textile

Soie, laine, toile... Le tisserand, à l'aide de son métier, fabriquait des draps, des voiles et des vêtements. Très présent en ville comme à la campagne, il a en outre fait rayonner la Bretagne pendant deux siècles.

Lorsqu'on le voit derrière sa machine, c'est comme une danse qui s'opère sous nos yeux. Pour concevoir un tissu, deux séries de fils, perpendiculaires entre elles, doivent s'entrecroiser : les fils de chaîne, qui forment la longueur de l'étoffe, et les fils de trame, qui constituent sa largeur. À l'aide d'un métier en bois, mécanique ou à bras, le tisserand donne vie au textile en actionnant les pièces, avec ses bras et ses jambes. Un rythme s'installe, une navette lancée entre les fils de chaîne pour y faire passer les fils de trame anime le mouvement répétitif de la chorégraphie. L'exercice, le plus souvent, se déroule dans une cave pour bénéficier de l'humidité, qui facilite l'assemblage des fibres entre elles et évite la casse.

Les voiles de bateaux

La profession de tisserand s'exerce depuis des centaines d'années : déjà, dans l'Antiquité, on croisait cet artisan chargé d'entrelacer la laine, le lin ou le chanvre pour les transformer en mètres de tissu. Ils étaient ensuite métamorphosés en vêtements et en linge de maison par les couturières. Quelques innovations techniques ont facilité la tâche des tisserands au fil des siècles, mais la mécanique est restée sensiblement la même, et le soin apporté à leur travail lui procurait sa qualité.

Si le créateur – qui avait suivi un apprentissage auprès d'un maître-tisserand pour en devenir un lui-même – exerçait souvent chez lui ou en atelier, il pouvait être amené à aller chez son client en pension. Là, il apportait son métier démonté à installer sur place pour concevoir et ajuster les tissus du foyer. Il arrivait aussi que des paysans pratiquent le tissage à certains



Tisseur de tamis et son assistante à Bannalec (Finière sud).

moments de l'année pour compléter leurs revenus. La profession a fait la gloire de la Bretagne pendant des dizaines d'années, du 17^e au 18^e siècle. Le tissage du chanvre et du lin, en particulier, l'a rendue célèbre dans le monde entier puisque certains artisans d'Uzel, de Quintin ou de Loudéac exportaient leurs marchandises vers l'Angleterre ou l'Amérique du Sud. On dit même que 25 000 tisserands exerçaient dans la région à cette époque. L'activité explique d'ailleurs l'opulence des ports, qui jouissaient de l'organisation particulièrement cadencée des manufactures de toiles. Leur produit phare, outre les chemises et les draps ? Les voiles de bateaux. La corporation se divisait en deux : une partie travaillait pour les locaux, avec des bobines de fil préparées par les femmes dans les fermes, l'autre se chargeait de l'exportation de denrées plus luxueuses.

Que s'est-il passé alors, pour que cette économie s'effondre ? Comme pour beaucoup de métiers, la mécanisation a eu un fort impact, surtout en Bretagne où les tisserands n'ont pas su se moderniser. L'arrivée du coton des colonies à la même période a elle aussi affaibli la profession. Aujourd'hui, on dénombre une petite centaine de professionnels en France, et des filières de lin et de chanvre revoient le jour en terres bretonnes. ♦

LE SABOTIER

Nomades des forêts

Une famille de sabotiers dans le Finistère.

Vivant dans des huttes au milieu des forêts, les sabotiers seront longtemps considérés comme des marginaux avant que la profession ne décline inexorablement.

Jusqu'au 18^e siècle, les forêts qui couvrent tout le centre de la Bretagne sont leur domaine. Les sabotiers vivent en compagnonnage dans des huttes de terre sèche, recouvertes de genêts. Les conditions de vie sont rudimentaires, dures. Leur habitat est sommaire : une hutte de branchages, au milieu de laquelle un foyer est allumé en permanence, avec une ouverture au-dessus, dans le toit. Le métier se transmet de père en fils, dès l'âge de 10 ans. Les femmes, elles, s'occupent du travail de finition. Les sabotiers installent ces cabanes si possible près d'une source et d'un chemin. Au plus près de la ressource qui leur permet de survivre, ils se déplacent de forêt en forêt à

mesure que la coupe est épuisée, façonnant les sabots à partir de bois vert, de hêtre principalement. Cette vie nomade leur valait une mauvaise réputation. Ils vivaient à part des autres communautés, en marge des villages. Alors, on leur prêtait des mœurs étranges. Se soignant avec des plantes médicinales, ils pouvaient être perçus comme des sorciers.

Remplacé par la botte de caoutchouc

Les sabotiers vont rester des nomades jusqu'à la fin du 19^e siècle. Vus comme des marginaux, ils se sédentarisent peu à peu pour devenir des artisans ruraux indispensables dans les villages. Leur mode de vie évolue, puisque des rapports commerciaux s'établissent avec les villageois, les enfants allant à l'école, les femmes travaillant avec les habitants.

Si la mécanisation de la fabrique des sabots entraîne progressivement une chute du nombre de sabotiers, c'est l'arrivée de la botte de caoutchouc, après la Seconde Guerre mondiale, qui portera un coup fatal et provoquera le déclin de la profession. ♦



Récolte dans les marais salants de Batz-sur-Mer (Loire-Atlantique).

LES PALUDIERS

Chercheurs d'or blanc

De Guérande à Auray en passant par la presqu'île de Rhuy, les paludiers ont rayonné longtemps avant que le développement de la conserverie industrielle leur porte un coup sévère.

On l'appelle paludier au nord de la Loire et saunier (ou saulnier) au sud. Si le métier existe encore aujourd'hui, avec Guérande pour capitale régionale, il n'a plus l'importance économique et sociale d'autrefois, lorsque le sel était considéré comme un véritable or blanc. Le mot salaire vient d'ailleurs du latin *salarium*, correspondant à la somme qui était accordée aux légionnaires romains pour acheter du sel, utilisé dès cette époque comme condiment, comme médicament, mais aussi pour la conservation des aliments. Dans l'Armorique gauloise, des fours permettaient la cristallisation du sel par évaporation de l'eau de mer, comme en attestent des vestiges archéologiques. Puis, durant le Moyen Âge, de vastes salines furent aménagées sur le littoral atlantique. Le sel devint une source importante de revenus pour le duché de Bretagne, puis un

marqueur de différenciation avec le reste du royaume de France après le rattachement des deux territoires. En effet, les Bretons étaient exemptés de gabelle, un impôt très impopulaire sur le sel, grâce à l'importante production des paludiers de la région. Ces derniers étaient reconnaissables à leur longue blouse, aux braies blanches et au tricorne noir qu'ils portaient tous. Leur outil principal était une grande tige affublée d'une large planche, avec laquelle ils ramenaient les cristaux de sel sur le bord des parcelles de marais appelées "œilletts".

Concurrence de la Méditerranée

Le travail du paludier emprunte encore aujourd'hui des techniques inchangées depuis plusieurs siècles. Tel un magicien, il métamorphose l'eau de mer en or blanc – *gwenn*, en breton – avec la complicité du soleil et du vent. Le dernier âge d'or de la profession remonte à l'époque des pêcheurs de morue en Atlantique nord, avec la technique de conservation du poisson par salaison. L'activité faisait alors vivre plusieurs centaines de paludiers au 19^e siècle, de Guérande jusqu'à Auray en passant par la presqu'île de Rhuy. Le développement de la conserverie industrielle ainsi que la concurrence d'autres régions, notamment en Méditerranée, portèrent un rude coup à la production salicole bretonne. Au siècle suivant, le prix du sel chutant, les salines du Morbihan sont peu à peu abandonnées, reconverties pour certaines en espaces naturels, pour d'autres en zones d'habitation sur le territoire. Néanmoins, la culture du sel reste incontournable sur le littoral morbihannais et ligérien. Unique en France, un brevet professionnel de saliculture est délivré à l'école de formation de la chambre d'agriculture de Loire-Atlantique à La Turballe. ♦



Un vannier au Menez Hom, dans les Montagnes Noires.

LES VANNIERS

Des paniers pour la vie

Après la Seconde Guerre mondiale, ils ont été remplacés par les fabricants de cartons et d'emballages plastiques.

Plus légers que les caisses en bois, moins fragiles que la céramique ou le verre, les paniers ont longtemps été l'indispensable du stockage et du transport dans les campagnes bretonnes comme dans les échoppes des villes, sur les quais des ports et dans les fermes. Des paniers de toutes sortes et de toutes tailles, aux appellations variant selon les pays et les utilisations. Chaque secteur géographique se distinguait par la façon que les vanniers avaient d'assembler les tiges flexibles entre elles, par les techniques de tressage préférentielles et par le matériau employé : rotin, osier, roseau, paille, jonc... Accroupis sur leur tabouret ou assis sur un siège bas, ils étaient incontournables à la vie d'un bourg ou d'un hameau, fabriquant ou réparant les paniers servant aussi bien en cuisine que dans les celliers, les ateliers et sur les marchés, pour le maraîchage, la conserverie, l'ostréiculture ou le mareyage.

Les casiers à crustacés, en forme de cloche, étaient appelés les *kawell mor*. Les paniers en forme de goutte utilisés pour décharger les sardines se nommaient *baskodenn* dans le sud de la Cornouaille, *kostinell* dans le nord et *bouteg* dans le Pays léonard. Les huches employées en boulangerie pour faire lever la pâte à pain étaient appelées *koloenn* en Basse-Bretagne, binettes en Haute-Bretagne et jèdes dans le secteur nantais. Dans le Pays gallo, le ramassage des pommes à cidre se faisait à l'aide de grandes corbeilles nommées *resses*, *reusses*, *hottes*, *bannes* ou *benne* selon les villages. Dans les marais de Vilaine, les pêcheurs se servaient de bosselles, des paniers courbés pour piéger l'anguille. Bien d'autres exemples pourraient encore être cités.

Un festival de la vannerie

C'est tout un patrimoine ancestral et un vocabulaire spécifique qui a quasi disparu aujourd'hui. Après la Seconde Guerre mondiale, les paniers et casiers d'osier ou de rotin ont été remplacés par les cartons et les emballages plastiques fabriqués industriellement. Selon les derniers recensements, il subsisterait actuellement une centaine de vanniers artisanaux en France, dont une poignée seulement en Bretagne. Depuis 2005, le ministère de la Culture a offert une reconnaissance officielle à la vannerie bretonne sous la forme de son inscription à l'inventaire national du patrimoine culturel immatériel. Chaque été, le Festival de la vannerie de Mayun, en Loire-Atlantique, participe à la diffusion des techniques de vannerie bretonne et entretient la mémoire d'un métier en voie de disparition. ♦